

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1899)
Heft: 57

Artikel: Notes d'un passant
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-248724>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 19.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le Rouquin

La lourde porte de l'atelier se ferma sur eux, et ils se trouvèrent dans la rue. Il était alors dix heures du soir.

Qu'est-ce que nous allons faire jusqu'à demain ?

— Ce que tu voudras.

— Dis toujours !

— Eh bien ! voilà, cette nuit c'est Noël ; nous sommes garçons, faut réveillonner comme les bourgeois qui ont un chez soi ; qu'est-ce que tu en penses ?

— Ça va !

— Ça va ?

— Oui.

— Alors ! par file à droite, droite !

Et ils partirent, seuls dans la nuit, entre les grands murs d'usine, où leurs pas éveillaient, dans le lointain, des échos retentissants.

Brusquement, le Rouquin s'arrête, et regardant Tiriot en face : *As-tu de la braise ?*

— Dix francs, une demi blaflarde.

— Et moi, huit. Maintenant, mon cher, nous allons nous offrir un réveillon, je ne te dis que ça ! j'ai un *pays* qu'est *plongeur* dans un restaurant, à côté de la gare Saint-Lazare ; on vous y sert du boudin, mais tu sais, là, du boudin, c'est quelque chose !

— Du vrai ?

— Ah ! mon cher ! à en faire pleurer !

— Seulement, ça doit être salé dans ces parages-là ?

— Salé. Pas tant que ça. Et puis quoi ? C'est-*y* Noël ou ce l'est-*y* pas ?

— Ça, c'est vrai.

— Moi, je connais que ça, d'ailleurs, je demande mon *pays*.

— Celui qui ? comment déjà que tu as dit qu'il était ?

— *Plongeur*.

— ? ? ?

— T'es de la province, ça se voit, c'est-à-dire qu'il lave la vaisselle ; et comme les bourgeois en salissent pas mal, alors, ils ont des bassines plus grandes que nature, comme qui dirait des gazonnées, et quand il faut repêcher un cure-dent là-dedans, tu penses s'il faut ouvrir l'œil.

— Et le bon !

— Parfaitement.

— Et, si tu faisais appeler ton *pays*, peut-être que le patron de son usine nous ferait des concessions ?

— Peut-être bien !

Puis, des voitures de maraîchers passent, se dirigeant vers les Halles, et les sabots de leurs lourds percherons font un tel fracas sur le pavé que les ouvriers se taisent, dans l'impossibilité de s'entendre.

La nuit est froide et humide.

Un brouillard, pénétrant et amer, ferme tout horizon autour des deux hommes. Au ciel,

— Mais elle se lèvera, c'est logique... De même qu'aux rafales humides de ce soir succédera, un jour ou l'autre, le beau temps. Voyons, mon vénérable confrère, votre vieille expérience ne vous a donc pas appris : « qu'un jour tiède succède à la brumeuse aurore », comme dit le poète, que les deuils se quittent que les morts sont oubliés, que les femmes, laissant s'évaporer leurs rêves de jeunesse, adoptent parfois le repoussé de jadis ?...

— Hum ! hum ! toussa le vieillard. Oui, il y a du vrai là-dedans... Cependant, pour la dernière proposition, je proteste car cela dépend...

Un coup de vent furieux, retournant le para-

pas une étoile ; par ici, par là, quelques passants, quelques couples qui marchent, frileusement serrés : puis un ménage, le mari, la femme et deux garçonnets.

— Ça doit aller à la messe de minuit, tout ça ? dit le Rouquin.

— Probable, et même que la bourgeoise d'en face de toi a un livre doré sous l'aileron.

— Est-tu déjà allé à la messe de minuit ?

— Oui, au pays, je ne ratais jamais le coup.

— Et à Paris ?

— Pas encore.

— Eh bien ! mon cher, faut voir ça, ah ! oui, c'est à voir ! D'ailleurs c'est facile. Tiens ! mais il doit y avoir une église par ici.

— Où ça ?

— Mais là, tout près, en face le fiacre, celui à lanternes rouges.

Et, en effet, sur les marches de Notre-Dame de Lorrette, la foule monte élégante et silencieuse. Il n'est pas encore onze heures, et on devine l'église déjà pleine ; et chaque batttement de la porte de velours jette un éclair sur les marches humides, quelque chose de la bonne chaleur, de la grande lumière de l'intérieur qui appelle tout le monde, depuis la grande dame jusqu'au miséreux, auprès du Christ-Enfant : *Venite adoremus* !

— Dis donc, fait le Rouquin, si nous entrons ?

— C'est que je suis d'un noir !

— Ça peut faire ! On restera sur les côtés. Un instant, le temps de s'imbiber de la chose, avant le boudin.

Et tous deux, se mêlant à la foule, prennent la queue et montent lentement les marches. « Pas moins vrai que si ma vieille bonne femme de mère me voyait maintenant, elle n'en croirait pas ses cristallins, observe le Rouquin.

— Elle y est peut-être à la messe de minuit ?

— Si elle y est ! Pour sûr qu'elle y est !

Dans la foule immense, le Rouquin a perdu Tiriot.

L'église est claire, et chaude, et parfumée. Là-haut, à la tribune, pour occuper le temps jusqu'à minuit, l'orgue laisse descendre, sur la foule, une mélodie lointaine, très douce.

Le Rouquin, gêné dans ses habits graisseux, au milieu des messieurs corrects, des dames élégantes, des bonnes ayant grand air sous leur bonnet blanc, le Rouquin commence à regretter son aventure. Seulement, pas possible de faire marcher en arrière pour l'instant, car la foule entre, entre toujours.

Pour ne pas aggraver la situation, l'ouvrier veut au moins s'arrêter ; juste à côté de lui se trouve une chaise bordant l'allée, une chaise pleine de chapeaux, boas, manchons, fourrures, mignons petits parapluies. S'il osait le Rouquin il prierait, mais là bien poliment, les petites filles d'à côté, de remiser leur paquetage. Seulement, ces gamines de douze ans, avec leurs cheveux flottants et leurs jaquettes, ça vous a

pluie, important le chapeau du vieux notaire altérant son équilibre, l'empêcha d'expliquer de qui ou de quoi cela dépendait : accroché au bras de son jeune compagnon, suant, soufflant, bougeonnant, maudissant le vent, ses rhumatismes, le notariat, les contrats, il atteignit le seuil de son logis sans être tenté de reprendre la conversation si malencontreusement interrompue.

Pendant ce temps, le triste couple dont il venait de parler attendait en silence, elle résignée, lui anxieux, l'heure où on les unirait : « Au nom de la loi ».

(La suite prochainement).

déjà des airs, nom de nom ! d'archiduchesse. Enfin, il restera sur son train onze ! Après tout, il aime mieux ça, plutôt que de s'humilier !

Mais le papa a fait un signe, et une fillette avec ses deux petites menottes gantées, essaye, d'enlever les affaires de la chaise. Un manchon roule ; il le ramasse, l'enfant le remercie très gentiment, avec ce sourire un peu mélancolique de certaines filles riches.

— Mettez-vous donc là, mon brave fait le père.

Et le Rouquin, n'osant pas refuser, s'assied, de plus en plus gené.

L'orgue, là-haut, continue sa mélodie ; mais peu à peu, le jeu s'anime ; sur la trame très lente de l'harmonie, éclatent de loin en loin, des motifs plus chantants, des Noëls populaires, et l'ouvrier relève la tête.

Tiens ! mais il connaît ça ! Seulement voilà ! l'organiste joue deux, trois mesures ; et puis il papillonne sur autre chose, prenant à chaque chant son cachet particulier, le mettant en valeur rapidement, et passant à un autre.

Alors le Rouquin s'intéresse, s'énerve un peu, se pique au jeu. Oui, il a entendu ça quelque part, et dans sa pauvre tête d'ouvrier, il recherche laborieusement son air, cet air, dont les premières notes viennent d'être réveillées en lui. Pour sûr, il a entendu ça. Parfaitement c'était au village, là-bas, à côté de Toulouse. Il voit encore l'église d'ici, une vieille église, avec des contreforts et un cimetière autour. L'instituteur accompagnait et la demoiselle du château chantait, et tout le monde reprenait ensemble. Au fait, l'organiste est peut-être un *pays* aussi, comme le *plongeur* ? Sans quoi, comment connaîtrait-il cet air-là ?

Et voilà que, tout à coup, minuit sonne. Alors délaissant toutes les fioritures, tous les hors-d'œuvre, l'orgue attaque, les grands jeux dehors, l'air du pays, son air à lui, le Rouquin ! son vieil air qu'il sifflait là-bas, dans le pré, en gardant les beufs, et qu'il avait appris dans la pauvre église où sa mère prie encore cette nuit ! oh ! comme c'était bien ça, tout y était. S'il pouvait seulement lui serrer la main à cet organiste-là ! Sapristi de nom de nom ! ce que ça le retournait, c'est curieux comme le pays, ça vous tient au ventre !

L'orgue s'est tu et, dans le silence absolu de l'église monte, délicieuse comme une fumée d'encens, douce comme un rêve d'amour, une petite voix d'enfant. Alors le Rouquin met sa tête dans ses mains, et la petite fille se penche brusquement vers son père : « Papa le monsieur qui est à côté de moi, on dirait qu'il pleure. »

Pierre L'ERMITE.

NOTES D'UN PASSANT

On en est dans le Jura aux questions d'assistance, et on s'y est mis avec un bon vouloir auquel on ne se serait pas attendu, il y a quelques mois. Car la transformation du régime enterré le 31 décembre 1898, est complète. Ce n'est pas au début qu'on en sentira les aspirations, mais au fur et à mesure de son application.

Une crainte déjà s'éveille, qui n'est que trop fondée : l'essor de la charité privée, si généreuse dans notre pays, ne va-t-il pas se ralentir ? Il existe une organisation officielle de l'assistance ; une commission municipale est nommée : Allez, dira-t-on à ceux qui tendent la main, allez

à la commission municipale ! Déjà nous devons payer aujourd'hui l'impôt des pauvres. C'est assez, et l'aumône privée devient du superflu.

N'est-ce pas le langage qu'on commence à tenir ? Il serait désastreux cependant de pousser trop loin la logique de ce raisonnement, qui il est vrai, ne manque pas d'une certaine justesse.

Mais que peut la charité officielle, froide et sèche, pour consoler, relever, moraliser le pauvre ? Bien.

Est ce que les membres de la commission municipale iront visiter le malheureux dans son taudis ? Examineront-ils comment cette mère de famille tient son ménage ? Si ses enfants fréquentent le culte et l'école ? Si ce père se conduit bien ; s'il a interrompu ses habitudes de cabaret ; si cette grande fille ne se perd pas à l'atelier, si elle donne le bon exemple aux plus petits ?... Telles sont les questions qui doivent préoccuper celui qui a conscience de sa mission charitable et dont s'enquéreront d'ordinaire les membres de nos sociétés de charité.

Celles-ci ne doivent donc pas ralentir leur zèle, parce qu'à présent fonctionne un comité de secours légalement constitué ?

Que peut la loi dans les affaires d'assistance, à côté du cœur !

Sera-ce jamais l'assistance administrative qui remplacera nos œuvres admirables : l'*Ouvroir*, la *Société de maternité*, la *Conférence de St-Vincent-de-Paul*, les *sœurs gardes malades*, l'*association des dames visiteuses des pauvres* etc. Il vaudrait mille fois mieux voir disparaître toutes les commissions d'assurances municipales plutôt que ces groupements de chrétiennes et de chrétiens dévoués qui n'aspirent qu'à faire quelque bien aux pauvres gens.

Il y a tant de manières ingénieuses de faire le bien. Tenez s ce mode n'est-il pas aussi pratique qu'il est touchant ?

On organise en France une œuvre qui a pris naissance en Belgique et qui porte ce joli nom : la « Ligue du coin de terre. » M. l'abbé Lemire l'a, avec raison, vivement préconisée dans le dernier congrès des catholiques du Nord.

La Ligue est une manifestation toute nouvelle de la charité. Elle a pour but de remplacer la bienfaisance en argent — trop souvent mal adressée — par la bienfaisance en terre : elle possède actuellement en location 10 hectares de terre, au centre de Bruxelles, et les a distribués par portions de 5 ares à 200 pères de famille honnêtes et laborieux, gratuitement, et sans distinction de parti. Par cette manière de faire, la charité est incomparablement plus féconde que toute autre : il est prouvé en effet, que 5 ares de terres intelligemment cultivés fournissent tous les produits maraîchers consommés en un an par une famille moyenne. Les résultats déjà acquis, et surtout la pensée qui engendra cette œuvre, ne pouvaient manquer d'attirer l'attention : il en fut ainsi ; à peine le cinquième coin de terre était-il donné en jouissance, que le ministre du travail de Belgique faisait appeler le fondateur de la Ligue M. l'abbé Gruel dans ses bureaux pour lui demander des détails. Il s'en déclara nettement partisan, et prouva peu après sa bienveillance, en mettant gracieusement à la disposition du fondateur l'emplacement nécessaire à l'exposition de Bruxelles, pour qu'elle pût se révéler au grand public. Le jury décerna une médaille d'argent.

Nombreux sont les résultats de cette œuvre au point de vue social surtout quand, accablé par l'atmosphère lourde et déprimante de l'usine, l'ouvrier est près d'accueillir le murmure et l'envie, la pensée de son jardin lui viendra, reposante comme la vue d'une oasis au désert ; il se dit que tout à l'heure il trouvera de l'air

pur, de la verdure, des fruits, et tout cela à lui, bien à lui ! Et le travail paraîtra moins lourd, et la haine contre la société ne trouve pas place dans ce cœur.

Est-ce donc si difficile d'acclimater cette œuvre dans nos contrées ! Je ne le crois pas.

A nos excellentes sociétés de bienfaisance d'en faire l'essai !

Si vous n'avez pas un abbé Gruel pour en prendre la direction, peut-être que quelque prêtre, ou un laïque au noble cœur, se lèvera pour prouver que le sol jurassien est, en fait de charité, aussi fécond que le sol belge !

Cà et là

Cinquante enfants asphyxiés. — Un fait qui prouve combien est mauvais l'aménagement de certaines écoles publiques s'est produit à St-Denis (Seine).

Pendant la classe du soir, le professeur, pris d'un malaise subit, alla respirer un instant dans la cour. Quand il rentra tous les enfants étaient penchés sur les tables, la tête appuyée sur leurs bras. L'instituteur se précipita vers les portes et les fenêtres, qu'il ouvrit toutes grandes et il appela ses collègues au secours.

M. Devillers, directeur de l'école, s'efforça de secouer la torpeur des enfants endormis et manda d'urgence le docteur Le Roy des Barres qui administra à tous ces pauvres petits, un réactif énergique. On rechercha ensuite d'où venaient les gaz délétères qui avaient failli couler la vie à tant d'écoliers, et on s'aperçut que c'était un poêle défectueux qui avait causé tout le mal. Les élèves furent reconduits dans leurs familles. Fort heureusement, aucun d'eux n'est en danger.

Le système de chauffage va être modifié dans les écoles de la commune.

* * *

Les mots de d'Ennery.

L'esprit de d'Ennery procédait volontiers par l'ironie.

Mme d'Ennery avait un petit chien qu'elle adorait.

Quand elle en parlait, c'était toujours dans des termes comme ceux-ci : son cher petit museau, ses chers petites pattes, son cher petit ventre, etc.

Un jour, l'infortuné toutou dégringole un escalier en poussant des cris affreux.

— Oh ! s'écrie d'Ennery d'un air navré, il est tombé à sa chère petite renverse !

Un mendiant le poursuivait depuis un quart d'heure, inutilement.

D'Ennery met la main à sa poche, et d'un ton solennel :

— Tenez dit-il, en lui donnant un sou... et ne mendiez plus !

Quand les répétitions d'une pièce ne marchaient pas à son gré, il ramenait son chapeau sur ses yeux, sans mot dire. Acteurs et directeurs savaient ce que cela signifiait.

Un jour où le chapeau était à son maximum d'inclinaison : — Voyons, lui disent les directeurs, vous n'êtes pas content ? Parlez ; nous ferons tout ce qui dépend de nous pour vous satisfaire.

— Non, voyez-vous, répond d'Ennery, il n'y a rien à faire. Le malheur, c'est que chacun de vous est l'associé d'un imbécile !

On lui demandait si l'on pouvait avoir confiance dans la probité d'un candidat à un privilège théâtral.

— Oh ! dit-il, il doit en avoir de reste... car il n'en a jamais dépensé.

LETTRE PATOISE

Dâ lai Côte de Mai.

Me revoici ! Qué temps el é fay ces djos-ci dain lai côte de mai ! I dremô bin tranquille dain mai leudge tain tot din cò, crac ! enne grosse fuate que l'oeûre é déraicenay à venis'aibatre tchu le cart di toit de mai magenatte aivo in trayin des cinq cent diailes. I sâte feu de mon dgite, qu'i n'avo pu aibaindenay dâ voici pessay trâ mois. En ritant feu, i senté quéque tchose sâtay feu de lai baigaté de mon gilet. I le raimessé. C'était droit mai pieume qu'i aivo dje tiuë tot paitcho, sain poyé lai retrouvay. Due soit bénî ci cò : i veu poyaë récrire dain le *Days du duemoinne*.

Po adjedeu i vòs en veu dire enne que s'a pessay, ai yé de longtemps dain in vlaidge di Vâ de Delémont. I vo diray to content po m'évitay des còs de maindje d'écouve que les dgens que soci ravoëte, sont, ai yé belle houëre dain le r'yaume des tarpiës. Ecoutai bin.

Le bon tiurië de... aivay enne servante qu'était très sobre en lai tâle, main que trovay moyin de se moie de temps en temps lai gairgaté, en coitchatte de son maître. In djo qu'in père Capucin, que se trovay dain la paroisse po enne mission, dié en dénaint en ci bon tiurië que se ne m'fay de ran : « Mais, Monsieur le Curé, votre cuisinière, permettez-moi de vous le dire, aime à lever le cou le. Sa figure son langage, ses manières, tout indique qu'elle n'a pas signé l. tempérance. — Mais, mon Père, répondé le tiurië, ce que vous dites-là ! Ma cuisinière, c'est la plus sobre qui existe à dix lieues à la ronde. Vous vous trompez du tout au tout — Ta, ta, ta, ta, reprend le capucin, qu'était pu malin que le chûre, voulez-vous prouver que je n'ai pas tort ? et je vai vous le prouver à l'instant. — Soit, essayez. »

Tchu soli, le Père demande enne bouteille ordinaire, ai peu de l'encre. Ai noichéché bin d'aidroit le goulot de lai bouteille, lai bayié à tiurië en yi diaint d'envire saï servante en lai tâive tiré de vin. Cte pore servante que ne saivay ran de ci truc, s'en vait en lai tâive. Tain elle reveni à bout de quéque menutes, les doux prêtres éclatennent de rire. Lai pore dgen aivay in bé peté rond comme enne noire, baigaté tchu les lèvres : preuve de son innocence !

Lai mission finie, le Père capucin païtché main ai y avay dje tra djo que lai tieugeniére aivay filay.

En aiprengnaint soci, voici enne baichatte di vlaidge que venié se présentay po servante. Main le tiurië qu'aivay pavou de faire in fa mairtchîe hésitat in pô. Po le raichurië ste baichatte dié : « Ah ! Monsieur le turië, i say bin poquois vos ais renvié votc servante. Main po chure aivô moi, vos n'ai pe fate d'ai-voi pavou, I en boirô bin enne soye qu'an ne yivoirait ran. » Le porchire, vos comprente, ne fesé po mairtchîe ci djo li. Coli allé à moins trâ mois, d'vain qu'ai poieuche se reprocuray ci moulje de tieugenne qu'an aipeule in m'a nécessaire dain enne tiûre.

Stu que n'a pe de bô.

Avis industriels et commerciaux

Postes et Douanes. Le traitement en douane d'envois de marchandises dont l'expédition